

Bulletin d'histoire politique

John Saul, *Louis-Hippolyte LaFontaine et Robert Baldwin*,
Montréal, Boréal, 2011, 242 p.

Simon Jolivet

B
H
P

Volume 21, Number 2, Winter 2013

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1014152ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1014152ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association québécoise d'histoire politique
VLB éditeur

ISSN

1201-0421 (print)

1929-7653 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Jolivet, S. (2013). Review of [John Saul, *Louis-Hippolyte LaFontaine et Robert Baldwin*, Montréal, Boréal, 2011, 242 p.] *Bulletin d'histoire politique*, 21(2), 203–205. <https://doi.org/10.7202/1014152ar>

Tous droits réservés © Association québécoise d'histoire politique et VLB Éditeur, 2013

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

John Saul, *Louis-Hippolyte LaFontaine et Robert Baldwin*, Montréal, Boréal, 2011, 242 p.

SIMON JOLIVET

*Chercheur post-doctoral et chargé de cours
Département d'histoire
Université d'Ottawa*

Comment invente-t-on un pays moderne, démocratique et, pour tout dire, exceptionnel? En se fiant à l'ouvrage *Louis-Hippolyte LaFontaine et Robert Baldwin* de l'auteur renommé et primé John Saul, ce n'est certainement pas en suivant les modèles révolutionnaires américain et européen. La meilleure recette, selon Saul, serait plutôt celle concoctée dans les années 1840 par deux grands leaders et amis réformistes, l'Irlandais protestant Robert Baldwin et le catholique Louis-Hippolyte LaFontaine, que les divisions religieuses et linguistiques ne destinaient pas nécessairement à l'amitié de prime abord.

Des efforts de deux hommes remarquables serait donc née une nation canadienne atypique, fondée non pas sur les idéaux des révoltes républicaines de 1774 (États-Unis), 1789 (France) ou 1798 (Irlande), mais sur l'ouverture à *l'autre* et la concorde. La véritable révolution fut de faire preuve de retenue tant sur les plans politique que militaire (p. 24 à 26). Ce fut aussi de composer avec la complexité des situations au lieu de l'éviter en tombant dans le radicalisme. C'est la voie que Baldwin et LaFontaine choisirent, selon l'auteur, et c'est leur modèle qui fut véritablement révolutionnaire (p. 13).

La carrière de John Saul est remarquable. Sans contredit, le romancier sait manier la plume et il sait tester les idées reçues à propos de l'histoire canadienne. Le récit est facile à suivre et suscite moult réflexions sur la façon dont on a imaginé la naissance du Canada. Pour Saul, ce ne sont pas

les rébellions malheureuses de 1837-1838 au Bas et au Haut-Canada ni la Confédération de 1867 qui marquèrent l'avènement du Canada moderne, mais la façon dont LaFontaine et Baldwin réussirent à obtenir la responsabilité ministérielle en 1848-1849, à force de retenue et de persuasion.

Cette façon de gouverner un territoire divisé par les questions de « race », de langue et de religion permit aux réformistes d'éviter le piège de la violence républicaine. Le modèle impérialiste et colonial européen, selon Saul, aurait exacerbé les tensions et les intolérances partout où il fut appliqué. Là-dessus, on peut en convenir aisément. Il reste que l'idée principale de l'ouvrage, soulignant l'invention d'un pays exceptionnel dans les années 1840, un pays fondé sur des valeurs de concorde, d'amitié, de raison et de compromis, ne réussit pas à convaincre.

À la lecture de ce livre, on peut penser que le Canada des réformistes fut précurseur des modèles démocratiques qui naîtront au XX^e siècle au temps de la décolonisation, au temps de Tolstoï et Ghandi! (p. 119). Le problème est que cette interprétation gomme un peu la réalité historique canadienne des XIX^e et XX^e siècles. Au même moment où Baldwin, LaFontaine et le gouverneur visionnaire Lord Elgin implantaient le principe de responsabilité ministérielle dans les Canadas se jouaient des injustices criantes basées sur une domination économique, linguistique, ethnique et religieuse. Les décennies 1850-1860-1870 furent assurément les plus violentes que le Canada a connues, si l'on se fie aux travaux majeurs de Greg Kealey, Bryan Palmer, David Wilson, Peter Toner et Matthew Barlow. Les assassinats récurrents dans les rues de Toronto, surnommée alors la « Belfast of Canada », entre orangistes et catholiques irlandais et canadiens-français, ainsi que les appels à la violence des *Fenians* jusque dans les années 1880, permettent du moins de douter que le modèle de Baldwin et LaFontaine fut repris de belle façon par leurs descendants.

L'auteur affirme que « Le miracle de LaFontaine et Baldwin, avec l'entière collaboration d'Elgin, inventèrent une nouvelle forme de politique, qui sera reprise plus tard par des hommes comme Ghandi et Mandela. Ils le firent en refusant tout conflit, quelque insupportables que fussent les railleries » (p. 149).

Pourtant, les réformistes furent loin d'avoir inventé cette forme de politique. On peut même supposer qu'ils furent plutôt influencés par l'Europe elle-même, et particulièrement par les politiciens de l'Irlande qui apprirent à composer avec la violence et les querelles séculaires. Le Canada ne serait pas si exceptionnel, donc.

Quand Daniel O'Connell, le *Liberator* d'Irlande, obtint l'émancipation des catholiques en 1829, sans violence et en appliquant avec rigueur ses principes de compromis et de retenue, il influença peut-être ses confrères canadiens et probablement les Baldwin originaires de Cork. Le même O'Connell, en octobre 1843, soit cinq années avant l'octroi du gouverne-

ment responsable dans les Canadas, rassembla aussi à Clontarf, près de Dublin, un million de personnes venues de toute l'Irlande l'entendre parler de son rêve d'abolir l'Acte d'Union imposé par Westminster en 1801. Mais, craignant l'explosion de violence, il annula subitement l'événement au grand dam des militants catholiques. Depuis toujours, il prônait la retenue, le compromis avec les forces de l'ordre et l'ordre pour obtenir des concessions du gouvernement protestant britannique.

S'il est également vrai que les régimes impérialistes attisèrent souvent la violence et les divisions, il est plutôt ironique que les réformistes n'ont jamais voulu en finir avec celui de l'Empire britannique, se contentant d'une mesure constitutionnelle importante, mais de portée limitée, comme celle du gouvernement responsable. Il est loin d'être certain que « LaFontaine, Baldwin et Howe, à la tête de leurs mouvements, avaient réussi en quelque sorte à négocier leur sortie du système de contrôle de l'empire et l'entrée dans un nouveau modèle démocratique » (p. 169). La résurgence de l'impérialisme britannique dominant, à partir de la fondation du mouvement *Canada First* dans les années 1870 en passant par les effusions militaires canadiennes des deux guerres mondiales au XX^e siècle, convainc du contraire.

À l'exception de quelques petites erreurs factuelles comme celle d'employer l'anachronisme « Irlande du Nord » qui fut plutôt créée en 1920 (p. 10; p. 39), ce livre est remarquablement bien écrit. Si la romance et le lyrisme font souvent penser à un ouvrage de type roman historique, il demeure que les idées contenues dans ce livre, à défaut de convaincre totalement le lecteur, font beaucoup réfléchir. John Saul sait alimenter les réflexions tout en rendant la lecture des plus agréables. Même s'il est parfois difficile de ne pas penser que Saul exprime, à travers les actions des réformistes des années 1840, ses propres désirs pour le Canada de 2012, il faut reconnaître qu'il a réussi à poser des questions fondamentales sur le passé, le présent et le futur d'un pays, sinon exceptionnel... certainement assez particulier.